

Un soir, la pauvre malade était plus abattue que jamais. C'est à peine si elle pouvait parler. Le médecin avait paru triste en quittant la maison. M. le curé était venu.

Marie conduisit Georges et Hélène dans la petite chambre où elle couchait auprès d'eux.

“Prions pour maman, prions de tout notre cœur,” leur dit-elle.

Les deux enfants étaient trop jeunes pour comprendre le malheur dont ils étaient menacés. Ils joignirent leurs petites mains et prièrent plus longtemps que de coutume, puis ils s'endormirent.

Marie ne dormit pas; à minuit, elle entendit un grand cri. Elle courut à la chambre de ses parents. Son père était à genoux, au pied du lit de sa mère qui était morte.

Le lendemain, ceux qui passèrent devant la maison de Mathurin, entendirent encore son rabot, mais plus de chansons. Le pauvre homme faisait, en sanglotant, le cercueil de sa femme.

On ne peut imaginer une douleur plus grande que la sienne. Après l'enterrement, quand il revint dans cette maison qui lui paraissait vide, il ne voulut point s'asseoir à table.

“Je suis seul au monde! disait-il, seul au monde!”

Alors Marie passa ses bras autour de son cou; “Père, lui dit-elle, père, vous n'oubliez; vous oubliez les pauvres petits qui pleurent en vous voyant pleurer. Maman m'a dit: “Je veux que tu me remplaces,” Je remplacerai maman; père ne pleurez plus!”

Marie prit l'habitude de se lever avant le jour. Elle travailla tant, que rien ne fut changé aux habitudes de la maison.

Tous les matins, les enfants partaient pour l'école, aussi propres que les plus riches enfants du village.

Dès qu'ils étaient sortis, Marie portait à déjeuner à son père, et elle restait un quart-d'heure avec lui.

Mathurin ne reprenait pas courage. Dès qu'il avait ses outils en main, il se rappelait le cercueil. Alors, il laissait les outils s'asseyait, prenait sa tête entre ses deux mains.

Marie commençait à être inquiète, en voyant diminuer tous les jours l'argent dans la petite bourse où étaient les économies du ménage.

Une autre chose la tourmentait bien davantage. Elle remarquait que son père restait à table plus longtemps que de coutume, et qu'il gardait près de lui la bouteille d'eau-de-vie.

Elle se rappela l'histoire d'un homme du village, qui avait eu un grand chagrin, et qui s'était mis à boire, pour s'étourdir.

“Mon Dieu! pensait-elle, qu'allons-nous devenir? Nous sommes perdus tous les qua-

tre si mon père prend cette triste habitude.”

Comme elle était très respectueuse, elle n'osait rien dire à son père, et tous les jours Mathurin restait plus longtemps à table.

Enfin, un jour Marie prit une grande résolution. A la fin d'un dîner, où elle avait parlé tout le temps de la pauvre morte, elle apporta la tasse de café de son père, y versa quelques gouttes d'eau-de-vie et emporta la bouteille.

“Qu'est-ce que tu fais? demanda Mathurin.

—Je fais, répondit Marie, d'une voix tremblante, comme du temps de maman. Vous savez, cher petit père, ce que disait notre pauvre mère: dix gouttes, la semaine, douze le dimanche!”

Mathurin la laissa faire sans rien dire.

Le dimanche suivant, Mathurin rentra pour souper plus tard que de coutume. En l'entendant parler, Marie vit bien qu'il était resté longtemps au cabaret.

Elle n'osa rien dire encore; mais le dimanche d'après, comme Mathurin allait sortir, il trouva Marie tout habillée, qui lui dit:

“Père, j'ai planté des fleurs sur la tombe de maman. Vous savez qu'elle aimait beaucoup les fleurs, les œillets surtout. Ce sont des œillets que j'ai plantés. Il a fait très chaud ces jours-ci; j'ai peur que mes pauvres fleurs ne soient fanées. Prenez cet arrosoir, qui est trop lourd pour moi, et allons au cimetière.”

Mathurin fit ce que voulait sa fille. On resta longtemps au cimetière. Après avoir prié près de la tombe de la pauvre femme, on alla visiter la tombe des parents. On parla de la famille, des grand-pères et des grands-oncles que Marie n'avait pas connus.

Mathurin racontait leur histoire. “C'était tous de braves gens, disait-il, bons ouvriers, qui aimaient bien leurs femmes et leurs enfants!”

“Comme vous, père, disait Marie.

—Ils ont tous fait une petite fortune, continuait Mathurin; c'est qu'aussi c'étaient de rudes travailleurs, si économes!”

Puis Mathurin ajouta, plus bas, en se parlant à lui-même: “Mathurin, Mathurin, dans tout ce monde-là, il n'y avait pas un ivrogne. Est-ce que tu veux être le premier ivrogne qu'il y aura eu dans ta famille?”

Marie fit semblant de ne pas entendre; mais elle se réjouit de tout son cœur; car elle sentit qu'elle avait sauvé son père.

Du jour de ce temps-là, Mathurin a repris son travail.

Il pense toujours à sa femme; mais ses enfants lui donnent tant de joie, qu'ils l'ont rattaché à la terre.

Un jour, Marie lui a dit: “Père, cela me ferait plaisir de vous entendre chanter comme autrefois. Cela ferait plaisir à notre pauvre mère, qui nous regarde du haut du ciel et qui nous entend!”

—Tu as raison, dit Mathurin.”

Maintenant, quand on passe dans la rue, on entend encore ses chansons.

Georges est devenu grand, il commence à travailler avec son père.

Hélène est une gentille fillette, qui aide, autant qu'elle peut, sa grande sœur Marie.

C'est elle qui apporte maintenant la tasse de café, et l'autre jour elle dit à son père: “Vous allez voir, papa, comme je sais bien compter.”

Puis, prenant la bouteille d'eau-de-vie dans ses deux mains, elle a dit, en versant goutte à goutte: “Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix!”

“Bravo, dit Mathurin, en riant! Mais est-ce que tu ne sais pas compter plus loin que dix?”

—Si, papa, a repris Hélène; dimanche, vous verrez, je compterai jusqu'à douze.”

Marie, qui regardait faire Hélène, ne put s'empêcher de rire, en la voyant emporter la bouteille; puis les larmes lui vinrent aux yeux, quand elle entendit la petite dire à son père: “Marie remplace petite mère; c'est moi qui remplace Marie.”

Ainsi vivent ces braves gens; ils sont heureux parce qu'ils s'aiment et que chacun d'eux fait bien son devoir: le père travaille pour ses enfants, les enfants travaillent pour leur père, et tous se souviennent de la pauvre morte. Chaque printemps, les œillets fleurissent sur sa tombe.



Présentation.

Les employés de la maison Willis et Cie, agents de la machine à coudre Wanzer, ont présenté, mercredi après-midi, à M. A. P. Willis, son portrait au crayon, accompagné d'une adresse.

Cette présentation était faite pour marquer l'estime des employés envers leur patron et comme preuve de la bonne entente qui règne entre eux et lui.

L'adresse était signée au nom des employés par MM. J. A. Bergeron, O. Levert et C. Forest.

M. Willis, surpris de ce bon témoignage, remercia cordialement ses employés et leur fit distribuer les cadeaux que la maison donne tous les ans, à Noël.

EN VENTE, PROPRIÉTÉS superbes, sur la rue Chatham, près de la rue St-Antoine. — 25,000 pieds en superficie, par lots simples ou doubles.

Terrain propre à bâtir, 22,000 pieds en superficie, sur le chemin Papineau. Peut se diviser en lots de dimension commode.

A l'Assomption, magnifique propriété à louer avec un emplacement, des lots à bâtir; les conditions sont de nature à tenter les acheteurs par les facilités qu'elles offrent.

S'adresser aux bureaux de L'ÉCHO DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE, rue St Lambert, 13.